

# LES PILULES BLEUES

*Dystopie de Christel Jeantheau*

*Note de l'auteurice : Les personnages de ce récit sont fictifs. À cause de divers facteurs, ils règlent leurs problèmes avec de mauvaises solutions. Toute souffrance psychique nécessite pourtant des soins adaptés.*

J'ouvre les yeux. Il fait nuit. Dans un demi-sommeil, j'attrape mon smartphone. Cinq heures du matin. Je lis la date en petits caractères : mardi 22 décembre 2026. Je tire la couette sur ma tête. J'ai peut-être abusé des pilules bleues car j'ai dormi quinze heures d'affilée et je me sens toujours épuisée. Un vampire a dû sucer toute mon énergie durant mon sommeil.

Au bout d'un moment, je trouve enfin le courage de me lever. Il fait aussi froid dedans que dehors. Ma vie est très simple : sans gaz, pas de chauffage et sans eau, pas de douches. J'utilise une lingette pour effectuer une toilette sommaire. Je les économise parce qu'elles coutent cher.

J'avale ma dernière bière. Je n'ai plus assez d'argent pour acheter du carburant et me déplacer. Je suis stationnée sur un parking, le long du parc de la Chézine, mais je ne peux pas m'y promener puisqu'il est payant. Les aires prévues pour les camping-cars sont elles aussi payantes. Sans ressources, je ne peux pas me permettre ces luxes. Les robinets gratuits sont très rares, précieux, et les trois-quarts d'entre eux resteront fermés tout l'hiver en raison du risque de gel. La quête de l'eau est donc ma principale obsession.

Hier matin, je suis allée dans un cimetière, à l'ouverture, avec mon charriot en tissu rempli de bidons et de bouteilles vides. J'ai foncé sur le robinet malgré la présence d'une caméra. Soudain, j'ai entendu des pas. Le gardien est venu à ma rencontre.

— Cette eau est réservée à l'arrosage des fleurs et au lavage des tombes. Videz vos bidons !  
J'ai obéi. C'est sûr que les fleurs et les tombes ont davantage besoin d'eau potable que moi.

Six heures. C'est la fin du couvrefeu. Je prends un sac en toile ainsi que mon charriot. Avant d'ouvrir la porte, je vérifie que mon masque est propre et je le mets. L'hygiène douteuse de cet

accessoire indispensable est un motif d'amende. Il doit aussi être homologué mais aucune aide n'est prévue pour se le procurer. Les publicités exhibent les modèles à la mode avec des broderies numériques, des strass, des coupes érotiques, des dentelles, des formes improbables. Il existe même un masque pour les enfants avec une trompe d'éléphant.

Les ministres de la Santé Républicaine et de l'Intérieur répètent, comme une ritournelle épuisante : « Le non-respect de l'ordre est un virus mortel ! » En sacrifiant la liberté sur l'autel de la santé, nous n'avons aucun des deux. Les voix dissidentes sont autant ignorées que les troubles psychiques. La hausse des suicides est perçue comme une fatalité. Je me noie parmi des clones déshumanisés et indifférents.

Le port du masque est censé prévenir une nouvelle épidémie. Notre système de santé est si défaillant qu'il ne peut faire face à une simple grippe. La fermeté est donc de mise envers ceux qui propageraient de terribles maladies pulmonaires. Tout est bon pour traquer, harceler, enfermer ou expulser les migrants et autres personnes sans domicile. Par contre, les industriels polluent les cours d'eau, arrosent les champs de pesticides et inondent les frigos avec de la nourriture ignoble. Des lanceurs d'alerte et des militants écologistes ont été condamnés pour terrorisme décroissant. Nous pouvons donc mourir d'un cancer mais pas d'une infection respiratoire.

En marchant le long du boulevard, j'allume mon smartphone. Je le recharge grâce au modeste panneau solaire fixé sur le toit de mon camping-car. Je me connecte à la 6 G et je remplis une autorisation de déplacement. Je coche le motif *aide alimentaire*. Je consulte ensuite mon portemonnaie digital : il est aussi vide que mes bidons. Un bus passe près de moi. Les transports nantais sont privatisés et très chers car peu utilisés. Les tarifs solidaires n'existent plus et les agressions y sont fréquentes malgré les caméras de surveillance.

Je me fiche pas mal du cout des transports collectifs. Je ne peux pas les prendre puisque je ne possède pas le Passeport de Santé. Je refuse le flicage numérique et certains vaccins, dont ceux développés contre la covid-19. Les témoignages dénonçant les effets secondaires affluent sur les réseaux sociaux. Les *fakes news* et autres théories du complot y pullulent aussi, mais c'est le dernier espace de liberté, à mon avis. Je n'ai plus confiance dans les scientifiques, les personnalités politiques ou les journalistes. Je suis sûres qu'ils mentent tous pour flatter leurs égos.

L'absence du Passeport de Santé m'empêche d'accéder à la plupart des lieux clos. Je risque deux ans de prison et dix-mille euros d'amende si je me rends dans un café, un restaurant, un

cinéma, un musée, une piscine ou une bibliothèque. Je fais des économies et je compense avec les rares boîtes à livres, quand elles ne sont pas vandalisées. J'ai aussi l'interdiction de quitter la métropole nantaise depuis cinq ans. Je suis emprisonnée à ciel ouvert et le stationnement en camping-car est de plus en plus compliqué. Les parkings accessibles et gratuits sont rares maintenant.

Je glisse le long des boulevards comme une ombre. Les phares donnent un aspect fantomatique au brouillard de pollution, qui voile en permanence la ville congestionnée. Un cycliste courageux se fraye un passage entre les voitures. Un peu plus loin, des policiers municipaux chassent des miséreux à coups de matraques et ils confisquent leurs cartons. Ils appliquent l'arrêté qui interdit la mendicité.

J'évite le nuage de gaz lacrymogène. Je suffoque tout de même. Je m'arrête un instant et je baisse discrètement mon masque pour reprendre mon souffle. Un homme attend devant un passage piéton.

— J'ai essayé la téléconsultation avec un dentiste, dit-il dans son oreillette. Maintenant, je sais reconnaître une simple tâche d'une carie. Pour dix balles, je te fais une démonstration. Ça t'évitera de dépenser cinquante euros sur une plateforme. Tu achètes simplement un outil pointu à la pharmacie ou sur internet.

Après une heure de marche, j'arrive enfin devant le lieu de la distribution alimentaire. Deux inconnues attendent en silence sous la lumière crue des lampadaires connectés. Les premières sont toujours les mieux servies. À présent, l'ennui me permet de ruminer tranquillement.

J'ai passé presque la moitié de ma vie dans mon camping-car, à savourer la liberté des voyages en France. J'effectuais des ménages industriels en contrats courts. Malheureusement, après l'épidémie de covid-19, tout est devenu plus opaque, plus démoralisant.

Voici quatre ans, j'ai dû prendre un statut de freelance. Une application, aux faux airs de jeux vidéo, distribue les missions de nettoyage, chronomètre les tâches et lance des défis hebdomadaires. Malheureusement, elle rémunère mal les petites mains laborieuses. Je survivais grâce au Revenu de Solidarité Républicaine. Les bureaux avaient déjà fermé avec la généralisation du télétravail. Les commerces et les supermarchés ont suivi, puisque le drive et le cliquer-collecter sont obligatoires. Enfin, j'ai vécu mes allergies, ma dépression et l'arrivée des robots nettoyeurs autonomes comme une forme d'agonie.

Récemment, l'obligation de sédentarité a enfoncé le dernier clou dans mon cercueil. Le Centre Communal d'Action Sociale de Nantes a cessé de recevoir mon courrier et je n'ai plus le Revenu de Solidarité Républicaine. Déjà qu'il était versé un mois sur trois...

Huit heures. Je me retourne ; la file s'allonge derrière moi. Dans la métropole nantaise, un quart de la population active est au chômage et un autre quart touche le Revenu de Solidarité Républicaine.

Je photographie discrètement deux femmes emmitouflées et masquées. J'écris un commentaire mensonger, faussement joyeux, et je poste le tout sur le réseau social le plus à la mode. Des inconnus likent aussitôt. Mon existence est aussi vide que mes bidons d'eau et que mon estomac.

Les deux femmes bavardent à voix basse derrière moi.

— T'as pas amené tes filles ?

— Non, elles sont chez leur grand-mère. On sait pas trop comment leur annoncer qu'elles auront pas de jouets cette année.

— Dis-leur que le Père Noël a oublié vos apparts. Tu sais, pour moi, c'est pas mieux. Mon deuxième veut rien faire. Il dit : « J'ai pas d'avenir », et passe ses journées sur les jeux vidéo. Les services de l'Éducation Républicaine menacent de me le retirer pour défaut d'instruction.

— Ils sont marrants eux ! Tout le monde peut pas payer des cours particuliers à ses gamins. C'est dur l'école à distance, entre les logements trop petits, les coupures de courant et la tablette qui tombe en panne.

— Ouais, mais ça évite les trafics et le harcèlement.

— Pourtant, l'une de mes gamines subit du cyberharcèlement. Son image a été détournée lors d'une visio avec sa classe et une fausse vidéo d'elle à poil circule sur le Net. Les IA, les réseaux sociaux et tout ça, c'est vraiment la plaie ! En plus, j'ai dû cesser de télétravailler car je pétais un câble. Certains jours, j'ai envie de balancer mes gamines par la fenêtre.

— Oh là ! Tu devrais les confier. Comme je te l'ai dit, le foyer, c'est ce qui pend au nez de mon deuxième fils. Mais, ça a été une chance pour mon aîné. Avec l'obligation d'apprentissage parrainé par des industriels, il termine une formation dans un métier nécessaire et utile. Son père et moi, on verse chacun cinquante euros par mois, c'est tout.

Une troisième femme s'immisce dans leur conversation.

— Vous me faites peur avec vos histoires. Moi, je n'en suis qu'à l'accouchement... Je flippe déjà à cause du manque de personnel à la maternité. On m'a prévenue que je sortirai avec une

ardoise de six mille euros, remboursables sur dix ans. Si seulement les contraceptifs et les avortements n'étaient pas aussi chers !

Une petite vieille remonte la queue. Un laboratoire pharmaceutique la paie. Elle propose aux propriétaires de chiens et de chats de faire don de leur animal. Ainsi, ils n'auront plus à supporter les frais et agiront pour le bien de la science.

— Dégage ! beugle un homme. Y en a marre des parasites qui se font de la thune sur notre dos. Une bonne révolution, couper la tête des parasites, c'est ça qu'il nous faut !

Le fantôme poussiéreux de la Révolution hante la société fracturée. Chacun est devenu le parasite de l'autre. Alors, on parle de faire tomber les sangsues, de guillotiner, de planter des têtes sur des piques. Des mots. Juste des mots. Les colères gonflent et dégonflent dans la métropole, comme un gros cœur qui bat trop fort, comme des vagues annonçant la tempête.

Neuf heures. J'étouffe sous mon masque. Il me gratte et garde ma peau humide. La porte du local s'ouvre enfin. J'ai tellement froid que j'ai l'impression d'être enracinée sur le trottoir. Nous entrons au compte-goutte.

Une bénévoles remplit mon sac avec des conserves, un pain de mie, une bouteille de soupe, un fromage industriel et des steaks surgelés. Il s'agit d'une viande reconstituée à partir de déchets d'abattoirs et de soja brésilien. La consommation de viande élevée en laboratoire, cultivée sur du sérum humain, est un produit de luxe bon pour la planète. Certains affirment néanmoins que cette viande provoquerait des cancers.

Je vais aux toilettes avec mon charriot. Je bois et je remplis l'un de mes deux bidons d'eau. Je le fais en cachette car c'est interdit ; les bénévoles craignent d'être débordés par les demandes.

Au retour, j'écoute une discussion dans le bureau. J'avais remarqué une fille et un garçon, deux nouveaux, des étudiants ou de jeunes actifs. La fille raconte sur un ton anesthésié :

—... en échange de paquets de pâtes ou de serviettes hygiéniques, quand je suis en galère. Ça me fout la trouille, des fois. Tu ne sais pas sur quel genre de mec tu tombes, alors...

Je pars avec cinq litres d'eau, un sac de nourriture, un certain soulagement et un profond malaise. Je déteste venir dans cette association. Je m'y rends pourtant le quatrième mardi de chaque mois depuis deux ans.

Neuf heures et demie. Je traîne ma carcasse sur la rue Paul Bellamy. Je m'arrête le long d'une façade grise dans la lumière blafarde du matin. J'ignore si mes nausées sont provoquées par la faim. Je grignote le fromage et je sirote la soupe froide en écoutant le ronronnement des moteurs. Un type me bouscule et s'excuse rapidement. Je n'y prête aucune attention.

Les trois quarts d'heures de marche me semblent interminables. J'arrive au pied d'une barrière de logements sociaux. Les poubelles débordent, des drones patrouillent et grondent des ordres, tandis que de jeunes gens les défient. Je regarde machinalement le drone qui plane devant moi. Il m'a identifié grâce à la reconnaissance de l'iris. L'angoisse mord mes côtes et oppresse ma poitrine. En effet, je vis dans une sorte de clandestinité. Mon véhicule est mon domicile alors que la sédentarité est obligatoire. Il paraît que cela garantit la sécurité nationale.

Le drone repart. Je m'arrête devant le numéro douze, je sonne et je m'engouffre dans le hall. Je monte les marches. Une porte est entrouverte. Je laisse mon sac et mon charriot dans le couloir de l'appartement.

Léa met son masque dès que je pénètre dans la pièce principale. Son grand-père est âgé et elle craint pour sa santé. Le vieil homme est allongé dans son lit avec un air hagard. Sa maigre retraite fait en partie vivre la famille.

Un garçon tend ses mains vers ma capuche et il caresse la fausse fourrure. C'est le neveu de Léa. Il est autiste, il ne parle pas et aucune structure ne peut s'occuper de lui. Il est vraiment étrange ; d'ailleurs, il passe ses journées à toucher de la fausse fourrure et de la laine poilue.

Un type bien habillé s'agite sur l'écran plat de la télévision. Il fustige les « gauchistes décroissants qui s'opposent à tout et qui ne proposent rien. »

— C'est qui celui-là ?

— J'sais pas, répond Léa sans me regarder. C'est l'un des clowns du grand cirque politique. Tu sais, la télé, c'est juste pour occuper Pépé.

Assise devant la table, elle scrute les messages qui apparaissent sur son ordinateur portable et elle clique. Sa main droite ne bouge pas de la souris, tandis que la gauche apporte régulièrement un verre d'alcool à ses lèvres. Elle entraîne une IA et gagne un centime par clic. Cette activité lui rapporte environ quatre-vingt-dix euros par semaine. Elle se débrouille bien, même si elle rame pour suivre les cours de l'Université à distance.

Je cherche son frère des yeux. Il est aide-soignant intérimaire. Il travaille souvent au CHU de Nantes. Je l'ai rencontré voici un an. Nous touchions le fond et nous avons eu envie de faire le grand saut au même endroit. La vie a vraiment un humour bizarre. Il avait besoin de parler et je l'ai écouté. Il avait souffert d'un burn-out après la crise de la covid-19 et il ne trouvait plus de sens à son travail. Il avait aussi perdu sa mère à cause des retards de soins, puis sa concubine s'était tuée. Nous avons sympathisé. C'était déjà beaucoup.

— Tom n'est pas là ?

— Non, me répond sa sœur. Il est en taule depuis une semaine. Tiens ! Voilà tes béquilles.

Elle pousse un flacon vers moi. Je le prends. Il contient des pilules bleues, comme d'habitude. La première fois que Tom m'en a donné, il m'a dit : « La vie est plus supportable avec elles. »

L'étudiante vide son verre de vodka au coca-cola et reprend, tout en cliquant de manière régulière :

— J'aurais pas tes cachetons dans quinze jours. Tom a pris six mois ferme pour port du masque lors d'une manifestation. Mais, s'il avait manifesté sans masque, il aurait écopé de deux ans pour mise en danger de la vie d'autrui. Heureusement qu'il portait aussi une blouse blanche et non des vêtements foncés. Sinon, le juge l'aurait accusé d'être un casseur...

— Il manifestait où ? Sur l'île Beaulieu, devant le CHU ?

— Oui. Les soignants réclament plus de moyens, comme d'habitude.

— Tom n'a pas été blessé au moins ?

— Il a des hématomes. C'est ce qu'il m'a dit au téléphone.

Je laisse la viande et deux conserves. C'est mon paiement.

— Est-ce que je pourrais te prendre un peu d'eau ?

Elle me répond avec un sourire embarrassé et invente un prétexte fallacieux :

— Elle est coupée parce qu'ils font des travaux. Nous en aurons à partir de ce soir. Pas avant.

La pendule indique dix heures trente. Je songe à modifier mon autorisation de déplacement. Je glisse ma main dans la poche de mon manteau. Mon smartphone n'y est pas ! Panique. Je le cherche partout. En vain. Je réfléchis alors à la manière dont le type m'a bousculée dans la rue. Je secoue la tête et je me fais mille reproches. Encore un voleur...

— Tu vas porter plainte ? me demande Léa.

— Dame, non ! J'évite les forces de l'ordre. Quelle poisse ! Comment vais-je acheter un autre téléphone ?

Un homme beugle soudain des injures et j'entends des objets tomber. Une femme crie. Le fils autiste de Tom braille et délaisse les poils de ma capuche. Léa bondit, le ceinture et l'enferme dans le placard au bout du couloir.

— J'suis pas maltraitante, dit-elle pour se justifier. Il supporte pas les cris. Ici, il est servi !

Quelque chose heurte encore le sol à l'étage supérieur. Un enfant hurle. Quelqu'un vocifère. Des portes claquent.

En sortant sur le palier, nous croisons un jeune homme. Il descend les poubelles. La nuit, il est manutentionnaire sous les ordres d'un robot. Sa mère reste enfermée chez elle parce qu'elle n'a pas le droit de porter le hijab dans l'espace public. Les pratiques religieuses sont très encadrées afin de prévenir les troubles.

Nous ne nous attardons pas dans le hall car les caméras nous surveillent. Le système anti-incendie se mettra en route, si nous stationnons trop longtemps dans les espaces collectifs de l'immeuble. Cette mesure a pour but d'empêcher les jeunes et les dealers d'envahir les cages d'escalier.

Je préfère vivre dans mon camping-car plutôt que d'être enfermée dans un tel clapier. De toute façon, sans revenus, je ne peux pas payer un loyer.

Je tire mon charriot sans entrain. Les bourrasques annoncent l'arrivée de la troisième tempête du mois. J'avance lentement et les trois kilomètres du retour me semblent interminables. Chaque pas devient une souffrance. J'avale une pilule bleue et je pense en boucle : *2027 va très mal commencer. Où trouver de l'argent, un smartphone, du gaz, du carburant ? Et puis, je n'ai qu'un bidon d'eau. Et puis, je n'aurai rien à manger d'ici trois jours. Et puis, le cinq janvier, je n'aurai plus de cachets. Et puis, je n'ai pas payé l'assurance de mon véhicule. Pourvu que l'embrayage tienne ! Je crois que 2027 va très mal commencer...*

Je remonte le boulevard du Val de Chézine et je vois une dépanneuse au loin. Elle démarre avec mon camping-car. C'est la fourrière. Une voiture de police la suit. Ils emportent mon domicile et mes affaires. Ils emportent ce qu'il reste de ma vie. C'était prévisible. Des policiers municipaux



ont marqué mes pneus vendredi dernier. Je ne pouvais pas me déplacer puisque mon réservoir était vide...

Une vague de découragement me submerge. Ce tsunami glacial emporte le peu d'énergie qu'il me reste. Mon cerveau se fige brusquement. Mon sac tombe à côté de moi. Je sors le flacon de ma poche et je verse des pilules bleues dans ma paume. La vie est-elle vraiment plus supportable avec elles ?